

30.05
— 26.09

Centre photographique
Rouen Normandie

30.05 — 02.08

Jardin des Plantes de Rouen, Pavillon

Sarah Moon

D'après nature

NORMANDIE
IMPRESSIONNISTE
2026

CENTRE
PHOTOGRAPHIQUE
ROUEN
NORMANDIE



DROITS
CULTURELS



Rouen

SOMMAIRE

L'EXPOSITION

Propos de l'exposition	p.3-4
Résidence de création	p.5
Biographie de l'artiste	p.6-7
Conversation avec Sarah Moon	p.8-11
Le Jardin des plantes de Rouen	p.12
Le Festival Normandie Impressionniste	p.13

PROGRAMMATION CULTURELLE

Visites, atelier pour enfants	p.14
Soirée cinéma	p.15
Parcours doubles visites	p.16
Conférence	p.17

REBONDS

Livres en écho à l'exposition	p.18-20
Invitations	p.21-22

IMAGES PRESSE	p.23-26
---------------	---------

LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE	p.27
--------------------------	------

VISITE PRESSE
MARDI 26 MAI, 11H
SUR RÉSERVATION
ET RDV SUR DEMANDE

CONTACT PRESSE
MARIIA LITVINOVA
07 60 34 36 16
INFO@CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM

15, RUE DE LA CHAÎNE, 76000 ROUEN
T. : +33 (0)2 35 89 36 96
INFO@CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM
CENTREPHOTOGRAPHIQUE.COM
DU MARDI AU SAMEDI, 14H-19H
ENTRÉE LIBRE
VISITES DE GROUPE : LUN > VEN

EXPOSITION À PARTIR DU 30 MAI 2026

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE : JUSQU'AU 26 SEPTEMBRE 2026

PAVILLON DU JARDIN DES PLANTES : JUSQU'AU 2 AOÛT 2026

SARAH MOON

d'après nature

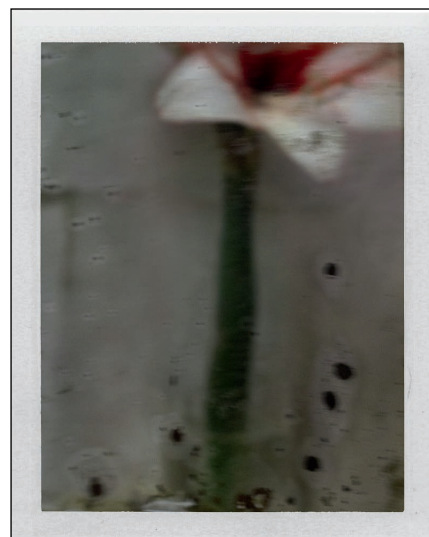
Le Centre photographique organise, dans le cadre du festival Normandie Impressionniste, une double exposition dédiée à Sarah Moon, se déployant sur deux sites rouennais. À la faveur de la thématique du festival, celle du jardin, *D'après nature* propose un voyage rétrospectif dans l'œuvre de la photographe. Rassemblant une soixante de tirages, noir et blanc et couleur, la double exposition explore les allées et contre-allées du jardin intérieur de Sarah Moon. Des photographies prises, entre autres, dans les jardins de bords de Loire, de la villa Médicis, du muséum d'histoire naturelle de Paris et de New York, à Bagatelle et réalisées entre la fin des années 1980 et 2013, sont complétées de prises de vues récentes issues de séjours normands.

C'est une photographie au silence argenté et précieux, que viennent subrepticement traverser l'éclat de rire d'un enfant qui fait la roue, le bruissement des blés couchés par le vent, le battement de l'aile blanche frôlant l'œil de l'appareil. Sarah Moon (1941), qui a beaucoup photographié le jardin et ses créatures, végétales ou animales, œuvre dans les plis du temps et de l'esprit. Quelque part, dans leurs épaisseurs, elle attend que se forme l'image désirée. Si la photographie de mode, par laquelle elle s'est faite connaître, s'est imposée à elle par nécessité, c'est le paysage, et plus précisément le jardin qui s'est révélé être son territoire d'élection. Lieu de mémoire par excellence, le jardin chez Sarah Moon se fait palimpseste, enchevêtrement de souvenirs, moments, sensations. C'est ici particulièrement qu'elle accueille dans son boîtier cet écho recherché entre le monde et son monde.

En quelques tirages couleur monumentaux et un ensemble de riches noir et blanc, l'exposition *D'après nature* propose d'arpenter le jardin tel que Sarah Moon le perçoit : un territoire contrasté et vallonné, fait de vastes étendues, d'aimables recoins et de sombres bosquets, propice à recueillir joies et vicissitudes de l'âme.

Le titre le rappelle, toute représentation de la nature est une vision négociée entre le réel tel qu'il se présente et tel que nous le percevons, chacun différemment. Cette déconnexion entre le réel et sa représentation, Sarah Moon l'embrasse plutôt qu'elle ne la combat. À rebours de ce que l'on pourrait attendre de la photographie, de son rapport privilégié au réel, l'artiste choisit de traduire cette volatilité par un art de l'ombre et du flou,

CENTRE
PHOTOGRAPHIQUE
ROUEN
NORMANDIE

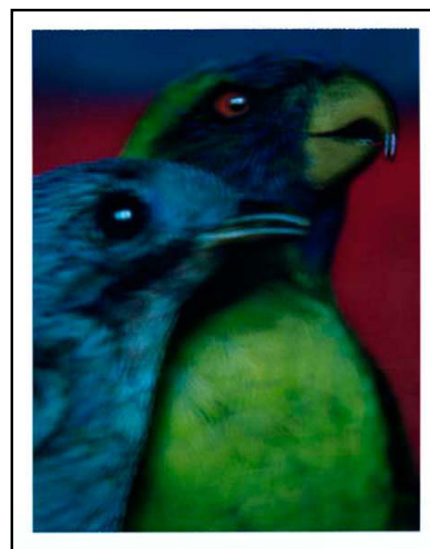


Sarah Moon, *Paule Monory*, 1996 ; *L'Amaryllis*, 2012 ; *L'Été*, 1989.

© Sarah Moon / ADAGP, 2026

porté par des temps de pause longs et le recours notamment au polaroid et au tirage aux pigments.

Le jardin, partagé, ouvert, public, n'est pas celui dont l'expérience nous est proposée ici. Le jardin de Sarah Moon est privé, ou s'il ne l'est pas dans les faits (le jardin des plantes de Paris est assurément très fréquenté), il en paraîtra ainsi à l'image. Pour clore son périmètre, il y a par exemple la grande armature de verre de la volière de ce même jardin des plantes et il y a, presque toujours, ce noir profond qui achève de dépayser là ce champ, ici cet arbre. L'astre noir de Sarah Moon éclipse le trop de soleil et de couleurs, pour éloigner définitivement son paysage de l'orbite de l'imagerie carte postale. Peut-être finalement son jardin se situe-t-il *sous* le jardin, un « jardin de nuit » au sens où l'entend Gilles Clément évoquant, dans *Une brève histoire du jardin*, la place de la grotte : « Les grottes, les cavernes, les cryptes, les lieux enterrés sous le jardin mais faisant partie de lui, interrogent le rêve et la nuit, la part d'inconscient sans laquelle tout ce qui se tient à la lumière apparaîtrait avec la seule violence des certitudes : un décor de vanités. » Peut-être alors parcourt-on les murs d'une grotte, dissimulée dans le jardin planétaire, sur les parois de laquelle se projettent, auréolées de taches, nimbées de flous, les visions de Sarah Moon. On y croise des perroquets et des toucans, dont on ne sait dire s'ils sont aussi vivants que leurs couleurs ou saisis dans leur belle mort, des nymphes de pierre érodées, des empreintes de végétaux, des squelettes d'oiseaux : comme autant d'énigmes laissées à notre attention par une artiste qui n'a de cesse de parcourir sa nuit intérieure.



L'exposition et la résidence de création ont reçu le soutien de



et sa monstration au Jardin des plantes, le soutien de la Ville de Rouen.

Sarah Moon, *Les Deux Oiseaux*, 2000 ; *La robe de l'ange*, 1999.

© Sarah Moon / ADAGP, 2026

VERNISSAGES

en présence de l'artiste

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE

Jeudi 28 mai, à partir de 18h

JARDIN DES PLANTES

Samedi 30 mai, à partir de 17h

INFORMATIONS & HORAIRES

T. : +33 (0)2 35 89 36 96

info@centrephotographique.com

centrephotographique.com

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE

15, rue de la Chaîne, Rouen

du mardi au samedi, 14h-19h

entrée libre

visites de groupe : lun. > ven

JARDIN DES PLANTES, PAVILLON

114 ter, avenue des Martyrs de la Résistance, Rouen

du mercredi au dimanche, 14h-19h

entrée libre

visites de groupe sur rdv

SARAH MOON • RÉSIDENCE



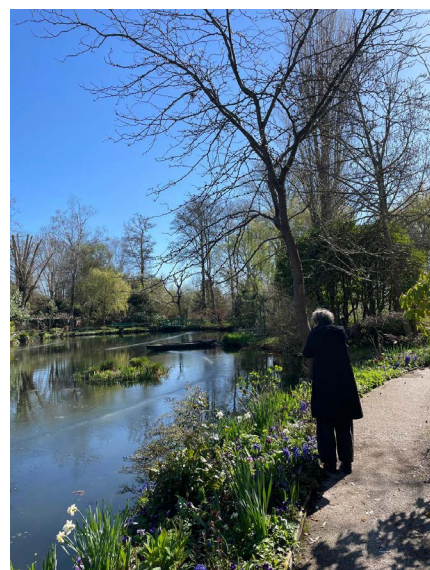
Dans le cadre de cette édition du festival Normandie Impressionniste dédiée au jardin, une invitation a été faite à Sarah Moon d'une déambulation par les chemins et jardins de Normandie.

Les tempêtes ont eu raison de la première intention de travailler l'hiver et les prises de vues se sont ainsi déroulées sur les premiers jours du printemps.

Au cours des mois de mars et avril 2026, Sarah Moon s'est rendue à Giverny, dans les jardins de Claude Monet ainsi qu'au Château de Vauville, de Flamanville et par les sentiers de bords de mer, dans le Cotentin.

En ces deux extrémités géographiques normandes, elle a pris, comme elle sait faire, les chemins de traverse. Dans le jardin de Monet, c'est l'eau qui l'a retenue avant toute chose, et les paysages de lumière qui s'y dessinent. Dans le Cotentin, vers la presqu'île de La Hague, elle retient dans son cadre, là, les routes bordées de futaies qui ploient et happent le visiteur qui s'aventure ; ici, les chemins sinueux, découvrant soudain dans les plis de la dune, un jardin sauvage, impromptu, comme un trésor abrité au creux d'une main.

En résultent une dizaine de photographies noir et blanc, présentées dans l'exposition, aux tonalités subtiles que restitue le tirage palladium sur papier japonais.



En haut de page :
Sarah Moon, à Giverny, 2026
© Sarah Moon / ADAGP, 2026

Ci-dessus : Sarah Moon dans les jardins de Claude Monet à Giverny, mars 2026

SARAH MOON • BIOGRAPHIE

Photographe depuis 1970 et réalisatrice depuis 1978, Sarah Moon, née en 1941, déjoue les conventions et détourne les codes pour construire une œuvre d'une irréductible singularité. Le champ de sa création s'élargit sans cesse de l'image fixe à l'image animée, de la photographie de mode et du film publicitaire à la recherche personnelle, à partir de 1985, sans que rien jamais ne soit abandonné. C'est la continuité d'un travail mené avec audace et patience, persévérance et invention, qui retient l'attention : elle n'est ni calculée, ni préméditée mais le résultat d'une nécessité intérieure, celle d'exprimer l'écho du monde au plus profond de soi. Dès ses débuts dans la mode et la publicité, Sarah Moon a travaillé à faire d'une photographie «une fiction d'une seconde». Chacune de ses images est une histoire qu'elle ne raconte pas mais suggère en la contenant dans le suspens d'un geste ou l'énigme d'un regard : tout un monde possible, non-advenu, qu'elle a su apercevoir et qu'elle nous fait entrevoir.

Sarah Moon explore l'envers des évidences et augmente le monde réel de mondes possibles. En studio ou dehors, avec un réflex, un Polaroid ou une caméra, dans un long ou un court métrage- *Mississippi One*, en 1991, ou ses 5 adaptations sans féerie des contes de Perrault et d'Andersen –de *Circuss* au *Le Petit Chaperon noir*– en couleur ou en noir et blanc, elle poursuit des traces enfouies dans la mémoire, guette la coïncidence entre les images nées au-dedans et les choses du dehors. Le film ou la photographie réalisés lui révèlent et nous découvrent la richesse d'une vie intérieure entée sur les émotions de «l'enfance retrouvée à volonté» (Baudelaire) : non pas une enfance particulière, celle de la biographie, mais l'état ou la vertu d'enfance, l'émerveillement et l'effroi produits par le contact abrupt avec le monde avant que l'œil et le cœur ne soient prisonniers des conventions et usés par l'habitude.

Une renommée internationale, de multiples récompenses, et, à l'origine d'une photographie ou d'un film, toujours la même nécessité intérieure. À intervalles réguliers, Sarah Moon a publié, d'abord avec Robert Del-pire, son mari, des livres qui sont comme autant de scansions dans un mouvement de création continuée. Elle y rassemble celles de ses images passées qui la relancent : *Vrais semblants*, *Sarah Moon* dans la collection Photo Poche, *Coincidences*, *1,2,3,4,5*, *Alchimies*, et en 2020 *PasséPrésent* - catalogue de l'exposition du Musée d'Art Moderne. Pour celle qui ne sépare pas travailler de vivre, la photographie et le film sont une façon de lutter pied à pied avec le temps, ce voleur.



Portrait de Sarah Moon © Patti Wilson

SARAH MOON • ENTRETIEN

*Sarah Moon en conversation avec Raphaëlle Stopin,
commissaire de l'exposition.*

14 avril 2026, studio de l'artiste, Paris.

*Extraits de conversation avec la photographe où il est question de jardin,
de lumière, de noir et de miroir.*



Raphaëlle Stopin : À me plonger dans vos photographies, je repensais à cette phrase de Michel Foucault : «le jardin c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde». Il formule là l'idée selon laquelle le jardin est à la fois un espace réel et un espace qui condenserait toutes sortes d'autres réalités, la rencontre du microcosme et du macrocosme. Ça n'est pas sans évoquer l'enfance, ce moment où l'on découvre, particulièrement au jardin, un territoire qui, sous nos pas et nos yeux curieux de tout, se révèle immense, divers et propice aux fables. Dans votre appréhension du jardin, est-ce qu'il y a cette part de projection de l'enfance ?



Sarah Moon, *Crépuscule*, 2005 ;
Le Poirier, 1992.
© Sarah Moon / ADAGP, 2026

Sarah Moon : Oui, il y a surtout un refuge. Et cet attrait pour le jardin-refuge s'accroît avec le temps. C'est qu'il y a quelque chose, probablement, de l'ordre du souvenir. Bien que je sois une enfant des villes, il y a effectivement quelque chose de l'ordre du souvenir, de l'évasion, de moments privilégiés de mon enfance, quand la nature, le jardin, la mer ou la campagne, cet espace, ce territoire dont parle Foucault étaient déjà un refuge. Il était un décor quelques fois dans mes photos de mode et ce n'est que quand je l'ai photographié hors les commandes, «pour moi», que je l'ai fait mien par parcelles, par morceaux recadrés, que je m'y suis attachée si je puis dire, jusqu'à ne plus m'en défaire. La forêt par contre n'est pas un refuge pour moi, il ne faut pas me demander d'y aller. La peur du noir, la peur du manque de lumière, ça aussi vient de l'enfance, c'est absolument certain... Pourquoi a-t-on peur du noir ?

C'est intéressant que vous disiez ça, parce qu'il y a un rapport au noir qui est très fort dans votre œuvre.

J'ai toujours dit que je rêvais en noir et blanc, et c'est vrai. Je rêve très rarement en couleur. En tout cas, ceux dont je me souviens sont en noir et blanc. Donc, j'ai l'impression que la mémoire est en noir et blanc.

La couleur s'est vraiment imposée à moi quand j'ai commencé à photographier la mode. On me disait « c'est pictural », je ne sais pas si ça l'est mais je faisais attention aux couleurs que je mêlais.

Ce sont deux langages différents pour vous ?

Oui, la couleur est plus réaliste, plus directe, le noir et blanc permet une plus grande transposition. Cela rejoint la prise de vue, lorsque l'on a l'œil ouvert sur le dehors à travers le miroir et l'autre fermé sur l'intérieur, celui de la mémoire. On me dit souvent que mes photographies sont irréelles, oniriques, mais je crois qu'elles ont davantage à voir avec le souvenir que le rêve. «On croit que l'on a rêvé mais en fait on se souvient», c'est comme un éclair de souvenir. Et je me rends compte que mon travail

SARAH MOON • ENTRETIEN



récent porte de plus en plus sur la lumière, parfois la lumière blanche, comme celle du reflet du soleil dans l'eau.

Pour l'exposition, vous avez aussi prolongé vos explorations du jardin en parcourant la Normandie, notamment déambulé dans Giverny, et l'eau tient dans ce jardin-là une place de choix ! C'est pour cela particulièrement qu'il vous intéressait ?

Oui à Giverny, c'était la lumière dans l'eau qui m'a captivée. Tout paraissait trop normal mais l'eau a ce pouvoir de changer complètement votre perspective, elle fait miroir, reflète, remodèle les contours. Quand je suis arrivée, c'était les premiers jours du printemps, il y avait cette grande tache de lumière, qui se trouvait aussi prolongée par ces jets qui balayaient l'eau juste sous la surface, quelque chose qu'ils utilisent pour éviter la stagnation de l'eau et la formation d'algues. Je voulais la saisir, tenter tout au moins.



Puisque l'on parle de ce jardin, qui était celui d'un peintre, peut-être revenir sur cette analogie qui est faite entre votre photographie et la peinture, et même un certain impressionnisme, une parenté qui se ferait sur la prévalence accordée au sentiment du paysage et par l'usage que vous faites de la photographie, à rebours de sa transparence, de son évidence mécanique. Êtes-vous un peu peintre quand même dans votre façon de manier la photographie ?

C'est-à-dire qu'en tant que photographe, on est vraiment limité... Ce n'est quand même qu'une fraction de seconde. On ne peut pas reprendre. Et c'est ce quitte ou double, avec lequel je dois composer qui est difficile : cela se produit si souvent d'avoir l'impression de voir mais de ne pas pouvoir saisir. Et c'est cette quête-là qui n'en finit pas. C'est-à-dire que même dans la balade, ce que j'appelle la balade, dans la nature, il y a toute la charge de ce qu'on ressent et puis, sur la pellicule il n'y a rien. C'est là l'avantage du peintre, il a un temps d'expression qui est beaucoup, beaucoup plus lent, il peut chercher et y revenir... transposer.

Sarah Moon, *Le Pavot*, 1997
Du début à la fin, 2001
© Sarah Moon / ADAGP, 2026

Mais ce couperet de la photographie, vous l'émoussez en ramenant une sorte d'épaisseur du temps, notamment par le recours au Polaroid et ses imperfections. Comment ce film et le détournement que vous en avez fait a changé votre photographie ? A-t-il permis de rapprocher davantage votre image de ce que vous perceviez ?

J'ai commencé à utiliser le Polaroid sur les conseils de mon tireur Patrick Toussaint. On l'utilisait déjà beaucoup pour les prises de vue de mode en studio, comme ça se faisait à l'époque, surtout pour les tests lumière. Et puis est donc venue l'idée de prendre le Polaroid pour les prises de vues extérieures. J'avais ma petite chambre et je me suis mise à utiliser le Polaroid 665, je prenais la face négative du Pola. Quand on l'ouvre et qu'on ne le fixe pas tout de suite dans un révélateur, parce qu'on est dehors, et qu'on le trempe dans ce que l'on a sous la main, ça crée des surprises, des accidents. Et moi j'adore ça. J'ai l'impression que je l'ai arraché au réel ! Ce film avait une qualité extraordinaire, je n'ai plus quitté le Polaroid pendant des années, j'avais l'œil « polaroïdisé » !

SARAH MOON • ENTRETIEN



Mais cette transfiguration ou cette transposition du réel, je n'en ai pas conscience, c'est plutôt une parcelle de réel que je reconnais comme mienne.

Donc cela se passe à la surface du film, au gré de ses accidents, mais aussi dans le moment, c'est ce que vous appelez «l'écho» ?

Je dis toujours aux jeunes photographes que photographe c'est un état. On peut passer devant un arbre dix fois et tout d'un coup, il y a un écho entre cet arbre et vous. Et c'est à ce moment-là qu'on peut prendre la photo. Cela fait partie de la balade, il faut une espèce de disponibilité, il faut une attention. Ce n'est pas une concentration, c'est un regard attentif, un état qui permet la rencontre avec le hasard.



Comme ce pin photographié au Jardin des plantes de Paris dont vous me disiez être passée tant de fois devant avant de vraiment le voir. Peut-on parler de ce travail réalisé au Jardin des plantes en 2013, qui avait donné lieu à une très belle exposition au Muséum ?

C'était une expérience merveilleuse, vraiment merveilleuse. J'ai conservé un souvenir ébloui, de cette aventure. C'était un cadeau. Florence Drouhet m'avait demandé de faire un travail pour le Muséum national d'Histoire naturelle. Tout s'est passé très vite. J'ai eu la chance de pouvoir travailler au Jardin des plantes et à la Ménagerie pendant un mois, de 7h à 21h. J'avais le temps et nous étions seuls, mon assistant Xavier et moi. Je pouvais assister au repas des animaux, très tôt le matin, les observer sortir de leurs abris. Cette disponibilité du regard n'est pas possible quand il y a du monde, elle demande une certaine solitude.



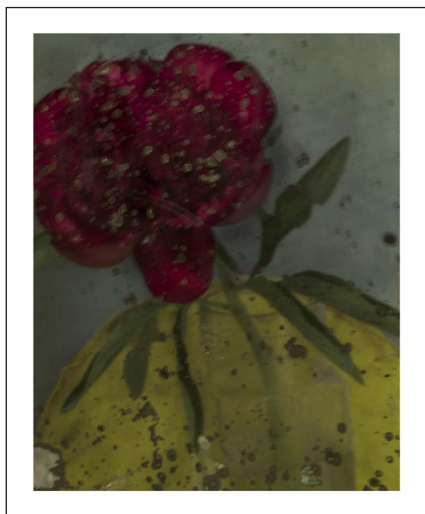
Dans l'exposition, il y a des jardins botanique, zoologique, des champs, des jardins sauvages et, en de rares endroits, des jardins à la française...

L'organisation du jardin à la française m'ennuie un peu, je les trouve autoritaires. J'en ai photographié mais ils sont déjà, en eux-mêmes, des images.

Le jardin sauvage, comme celui que vous avez photographié lors de votre séjour dans le Cotentin, au détour d'un sentier de randonnée, semble davantage correspondre pour vous, pour reprendre la définition de Gilles Clément, à ce «territoire mental d'expérience» qu'est le jardin et que vous reconnaîtriez comme vôtre. Il y a bien une forme d'organisation de ce paysage, mais que vous découvrez, au creux de la dune, sans que l'effet ait été ménagé pour le regard. Finalement, c'est vous, par le cadrage, qui le faites jardin. Cette question du point de vue et de la surprise, me fait penser, puisque j'en vois plusieurs ici disposés dans votre jardin, au miroir dont nous parlions tout à l'heure. Le miroir, c'est comme une manière pour vous de recréer un chemin de traverse dans ce qui se présente à vous ?

Je photographie toujours beaucoup de choses dans les miroirs. Quelque chose s'y passe que je ne peux pas vraiment contrôler et que je n'ai pas prévu, de par l'axe où il se trouve. Je m'en suis beaucoup servi pour la mode, parce qu'on est toujours dans ce face à face, chacune à sa place.

Sarah Moon, Azay le Rideau, 2001 ;
Le pin du jardin botanique, 2013 ;
Champ d'orge, 1997.
© Sarah Moon / ADAGP, 2026



Comme une façon de contourner l'évidence de la beauté, parce qu'outre la mode, vous avez aussi beaucoup utilisé le miroir pour vos photographies de fleurs ?

Je m'en suis beaucoup servi aussi pour les natures mortes. C'est un exercice long, statique...le miroir peut introduire un point de fuite différent, permettre de sortir du couloir... C'est drôle que vous m'en parliez, parce que je ne peux plus faire de fleurs. J'en ai fait et j'ai même fait cette photographie « l'avant-dernière pivoine » en me disant que peut-être, il y a une saison où je pourrai en faire encore une, me laisser une chance, mais je ne suis pas sûre. La dernière fois que j'ai fait des fleurs, je me suis rendue compte que je les cadrais jusqu'à ne garder que les tiges dans les vases et j'ai commencé à photographier les vases.

Sans fleurs ?

Sans fleurs. Des vases vides, avec de l'eau. Mais j'ai arrêté.



Le miroir c'était aussi pour conjurer le trop de couleurs? Mettre une distance entre vous et votre fascination pour la couleur? Je me rappelle que lors de notre première discussion sur le projet de photographier les jardins en Normandie, vous m'avez tout de suite dit : «oui, mais en hiver et en noir et blanc».

C'est-à-dire que quand la couleur m'est imposée par le paysage, ça me convient moins. Quand je la construis, en studio, ça va. C'est une discussion, c'est une harmonie. Je ne peux pas faire de coucher de soleil en couleur, parce que ça excède toujours ce que je peux saisir. Il en impose trop et je me retrouve devant une carte postale.

J'ai fait beaucoup de couleur en mode et comme pour les natures mortes, je choisis les fonds, je cherche une harmonie, j'évite les contrastes, pour aboutir finalement à quelque chose qui peut s'assimiler à une forme de monochrome, même dans une diversité de couleurs.



[...]

JARDIN DES PLANTES DE ROUEN



À l'occasion de l'exposition *D'après nature*, le Centre photographique, en partenariat avec la Ville de Rouen, investit le Pavillon du Jardin des plantes. S'étendant aujourd'hui sur 8 500 m², le Jardin des Plantes de Rouen trouve ses origines à la fin du xvii^e siècle, lorsqu'un terrain sablonneux est cédé à Louis de Carel par les Religieuses Emmurées de Rouen. En 1691, il fait ériger des murs, dessine un jardin ouvert aux promeneurs et fait construire le pavillon (ci-dessus) qui accueille encore aujourd'hui expositions et conférences et ici, un des deux volets de l'exposition de Sarah Moon.

Au début du xix^e siècle, le commerçant rouennais François Thillard acquiert les lieux et les rebaptise Jardin de Trianon, y organisant de grandes fêtes publiques. Napoléon Ier rachète ensuite le domaine pour y établir la Sénaterie de la Seine Inférieure. En 1820, l'horticulteur anglais Crac Calvert y installe des serres et une collection de dahlias, toujours présente aujourd'hui. En 1832, la Ville de Rouen obtient l'autorisation d'acquérir le domaine pour y transférer son jardin botanique. Ouvert au public en 1840 sous le nom de Jardin des Plantes — en référence à celui de Paris — il offre plus de 6 000 espèces et devient un lieu dédié aux sciences et à la formation. La fin du xix^e siècle voit la construction des serres et de l'orangerie, tandis que le jardin s'agrandit progressivement. Plusieurs fois remanié pour s'adapter aux attentes du public tout en conservant sa vocation botanique, le Jardin des Plantes de Rouen a obtenu le label national JBF en 2004.

Le Centre photographique a mené plusieurs projets au Jardin des plantes dont l'exposition de Kim Boske en 2022 ou encore des projets d'atelier de création.



Visuels : *Mimesis* de Kim Boske au Pavillon du Jardin des Plantes de Rouen, printemps 2022 ; Charles Fréger, Sophie Grassart, *Tout vert*, atelier pour enfants au Jardin des Plantes de Rouen, 2021.

NORMANDIE IMPRESSIONNISTE 2026 • COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Fort du succès de l'édition record de 2024 avec ses 2 millions de visites, le festival Normandie Impressionniste revient dès 2026 pour une 6e édition.

2026 est une année importante pour l'impressionnisme puisqu'elle marque le centenaire de la disparition de Claude Monet à Giverny. Monet a passé les 43 dernières années de sa vie à élaborer et à contempler son jardin de Giverny, conçu comme un tableau, par touches végétales.

C'est ce jardin, parfait et chimérique, qui a définitivement projeté la peinture de Monet dans l'abstraction, et l'histoire de l'art dans la modernité. Cette 6^e édition du Festival Normandie Impressionniste 2026 est une célébration de ce thème qui ne cesse de s'ouvrir à des questions universelles, « Un possible jardin » : espace intime / extime, ouverture / fermeture, nature contrôlée / libre, reconnexion au monde / repli sur soi, nature / artifice.

«Monet dans son jardin, c'est lui qui est en première ligne»: lorsque Georges Clemenceau répond aux critiques accusant Monet, reclus dans son jardin, de désintérêt pour le premier conflit mondial, on ne peut s'empêcher de penser au concept de « Réponse habilité » (Response-ability) que la cyber-féministe Donna Haraway attachera au jardin cent ans plus tard. Les théories de Haraway reposent sur cette collaboration (le « faire avec ») entre plusieurs espèces vivantes, humaines, animales et végétales dans un jardin, et confèrent au jardin une portée politique et éthique. Giverny est le lieu où Monet fait avec : avec la lumière, avec l'eau, avec la transformation de la flore, et accepte le trouble entre ces différents éléments vivants et fluctuants. Il « reste avec le trouble », dirait Haraway. Accepter le trouble, la lenteur, la réponse à la nature : serait-ce là la solution pour faire ralentir la marche du monde ?

C'est peut-être le message que Monet adresse à l'humanité et à l'avenir au lendemain de la Première Guerre mondiale, en offrant ses Nymphéas à la nation et à l'histoire.

Plus que jamais, en 2026, cultiver son jardin devient un acte de résistance. Les jardins de Honfleur, qui ont vu le jeune Monet apprendre à peindre l'atmosphère, offrent aujourd'hui un paysage singulier face à la mondialisation pénétrant l'estuaire de la Seine. Cette Seine qui, plus en amont, à Rouen, puis Vernon et Giverny, en a (littéralement) vu de toutes les couleurs, plus industrielle au XIX^e siècle encore qu'aujourd'hui, est le théâtre de propositions artistiques spectaculaires qui posent, comme Monet il y a 100 ans, la question du naturel et de l'artifice, et même celle d'une certaine violence des rapports entre l'Homme et la nature.

Pendant l'été 2026, de juin à septembre, ce parcours totalement contemporain (une première dans l'histoire du festival) propose une extension du jardin de Giverny, dans toute la Normandie et notamment le long de la Seine qui symbolise la ligne de vie de Monet, du Havre à Paris, en passant par Honfleur, Rouen ou encore Vernon.

Les plus grands noms de la scène internationale et française côtoient les artistes les plus inventifs de la nouvelle génération :

Céleste Boursier-Mougenot

Julien des Monstiers

DRIFT

Noémie Goudal

Cai Guo-Qiang

Ange Leccia

Sarah Moon

Fujiko Nakaya

Mika Ninagawa

Jacques Perconte

Lionel Sabatté

Diana Scherer

Ai Weiwei ...



Visuels : Mika Ninagawa. Courtesy of Tomio Koyama Gallery ; Noémie Goudal, *Supra Strata*, 2024 © Studio Noémie Goudal

AGENDA • PROGRAMMATION CULTURELLE

Les événements sont gratuits, sauf mention contraire, et accessibles sur réservation à info@centrephotographique.com, dans la limite des places disponibles.



VERNISSAGES

Jeudi 28 mai, 18h au Centre photographique
Samedi 30 mai, 17h au Jardin des plantes

VISITES COMMENTÉES

Centre photographique :
Samedi 13 juin, 16h ; Jeudi 6 août, 19h ;
Samedi 26 septembre, 16h (doublée en LSF)

Jardin de plantes:
Samedi 6 juin, 16h
Dimanche 2 août, 16h

VISITES DE GROUPE sur demande

Du lundi au vendredi, de 9h à 18h, sauf jours fériés
Sur réservation à education@centrephotographique.com



ATELIER POUR ENFANTS

Paon Paon
pour les 6/10 ans
avec l'artiste Sophie Grassart
Dimanche 25 juillet, 10h-12h30

Pour chacune de nos expositions, nous invitons l'artiste rouennaise **Sophie Grassart**, aka TIGRE, à proposer un atelier de création pour les enfants. Inspirée par les oiseaux majestueux et énigmatiques de Sarah Moon elle nous propose un atelier de création de mini éventail et marionnettes :

C'est un animal élégant, il ressemble à un grand éventail, ses couleurs sont nacrées, intenses et irisées, il pourrait être drôle mais il préfère parader.... C'est un Paon !



TIGRE est un endroit où cohabitent des ateliers de pratique artistique pour les enfants et les adolescents, une bibliothèque jeunesse et une programmation culturelle dédiée au jeune public. Le lieu est animé par Sophie Grassart qui mêle ses préoccupations artistiques personnelles et des pratiques contemporaines et traditionnelles, des techniques empruntées aux arts plastiques et manuels, et des matières de toutes sortes.

Gratuit, sur réservation.

AGENDA • PROGRAMMATION CULTURELLE



CINÉMA

Horticourt

en partenariat avec le festival **Le Courtivore**

Jeudi 12 juin, 19h

Poursuivant le partenariat avec le festival Le Courtivore, et en écho à l'exposition de Sarah Moon *D'après nature*, un programme de courts-métrages vous est proposé sur la thématique du jardin : un parcours entre jardins, parcs et pépinières qui deviennent le théâtre d'histoires d'amour, de mort, d'éros et de temps qui passe.

Au programme :

Xylella Fastidiosa, Thomas Colineau, France, 2025, 25 min

Monsouris, Guil Sela, France, 2024, 14 min

Jour de vent, Martin Chailloux, Ai Kim Crespin, Elise Golfouse, Chloé Lab, Hugo Taillez, Camille Truding, France, 2025, 7 min

Plantasia, Aggelos Gourzis, Grèce, 2024, 4 min

Botanica, Noël Loozen, Pays-Bas, 2017, 13 min

Garden Party, Florian Babikian, Vincent Bayoux, Victor Caire, Théophile Dufresne, Gabriel Grapperon, Lucas Navarro, France, 2016, 7 min

Durée : 70 mn

Événement gratuit. Sur réservation à info@centrephotographique.com



Visuels issus de films, de haut en bas : *Botanica*, *Jour de vent*, *Xylella Fastidiosa*, *Monsouris*, *Plantasia*, *Garden Party*.

AGENDA • PROGRAMMATION CULTURELLE

PARCOURS DOUBLES VISITES

Afin de mettre en dialogue l'exposition et l'œuvre de Sarah Moon avec ses contemporains, l'histoire de l'art et d'autres médiums, le Centre photographique propose, avec le partenariat du FRAC Normandie et du Musée des Beaux-Arts de Rouen, deux visites doubles.



Ceija Stojka, *Sans titre*, 1995 © Adagp, Paris 2026

SARAH MOON • CEIJA STOJKA

En partenariat avec le **FRAC Normandie - Sotteville-lès-Rouen**

Samedi 27 juin, 15h, rendez-vous au FRAC

Une double visite à la découverte de l'œuvre de Ceija Stojka (1933 - 2013) au FRAC Normandie sur le site de Sotteville-lès-Rouen suivie d'une visite, à quelques pas de là, de l'exposition de Sarah Moon au pavillon du Jardin des Plantes, avec la fleur comme motif partagé.

À propos de l'exposition au FRAC : dans le cadre du festival Normandie Impressionniste et en partenariat avec la galerie Christophe Gaillard, le Frac Normandie présente une exposition inédite consacrée à l'artiste romni autrichienne Ceija Stojka. Peintre et poétesse, son œuvre a fait d'elle un témoin indispensable du génocide des Roms par les nazis. À travers plus de 60 œuvres composées de dessins, peintures ou cartes postales, l'exposition retrace les années passées dans l'enfer concentrationnaire, tandis que des peintures de paysages colorés idylliques, évoquent sa vie nomade, heureuse et libre en roulotte avant et après la guerre.

Ceija Stojka *Le tournesol est la fleur des Roms*

Exposition du 25 avril au 30 août 2026, FRAC Normandie du mercredi au dimanche, de 14h à 18h.

Entrée libre et gratuite.

SARAH MOON • COLLECTIONS PERMANENTES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

En partenariat avec le **Musée des Beaux-Arts de Rouen**

Samedi 5 septembre, 15h

rendez-vous au Centre photographique

Une double visite pour ouvrir une perspective historique : la visite de l'exposition de Sarah Moon au Centre photographique sera suivie d'un parcours parmi les collections du musée, spécialement conçu pour l'occasion.

La représentation de la nature traduit la relation de l'homme à son environnement. Après la Renaissance, les tendances s'affrontent dans l'art occidental entre interprétation idéalisée et transcription réaliste de la nature. L'artiste la façonne à son image, ou plutôt à celle de son temps. Les natures mortes sont des constructions savantes et symboliques, rassemblant des espèces que, le plus souvent, l'on ne pourrait voir évoluer ensemble. Le paysage, réel ou pictural, est domestiqué, théâtralisé ; il est un art de la maîtrise, que ce soit « à la française » ou « à l'anglaise ». Les XVIII^e et XIX^e siècles marquent un apogée de cette oscillation permanente entre nature et culture, réalité et artifice. Du mouvement rocaille au romantisme, du réalisme aux fauves, l'art demeure un espace fictionnel et de re-présentation.



Marie Bracquemond, *Petit paysage avec maison*, 1880, huile sur toile, collection MBA de Rouen © RMM

AGENDA • PROGRAMMATION CULTURELLE



CONFÉRENCE

L'art des jardins ou l'art de penser (l'art) autrement

avec **Guy Tortosa**,

Jeudi 17 septembre, 19h

Traditionnellement considéré comme mineur dans l'histoire des arts, relevant de pratiques populaires aussi bien que savantes, l'art des jardins est un art dans lequel se produit depuis la nuit des temps la synthèse de tous les arts et de tous les sens. Dans les jardins les hiérarchies entre le goût, l'odorat, l'ouïe, le toucher et la vue n'ont pas lieu d'être en effet. Le corps et ce qui l'entoure, l'habitat terrestre et jusqu'au ciel étoilé, forment un seul espace d'inscription rétif aux distinctions. Dans l'art des jardins, le modèle n'a pas à mourir pour exister en tant que représentation. La chose peut-être à la fois présente et représentée. Comme dans le paysage, le regardeur qui est aussi un promeneur, est dans le tableau. Art de l'ouvert donnant lieu à une redéfinition ou dé-définition du « ready-made » au prisme par exemple du « jardin planétaire » conceptualisé par Gilles Clément, l'art ou le non-art des jardins donne à voir des images fixes et en mouvement, des dessins, voire des photographies, dont une proportion non négligeable est produite sans l'homme, par le « génie naturel » (les éléments, les animaux, la photosynthèse...)

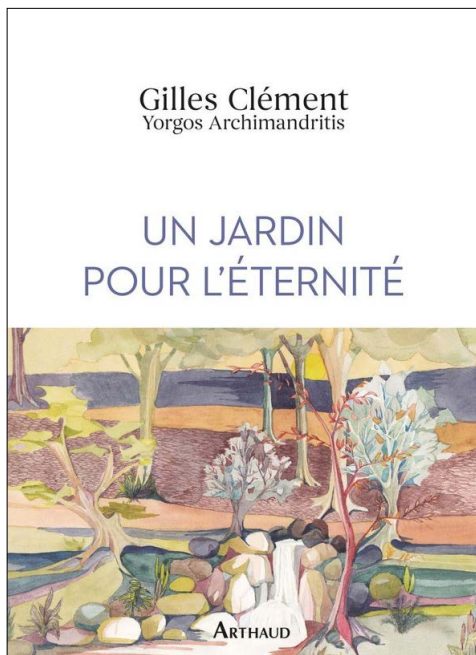
En égrainant des exemples d'œuvres empruntés à des créateurs, volontaires ou involontaires, humains ou non humains, je voudrais donner à partager mes intuitions, et, avec l'aide de quelques reproductions, inviter à nous interroger : un autre art est-il possible ?

Guy Tortosa est critique d'art et commissaire d'exposition. Spécialiste d'art public et d'art des jardins, il a dirigé entre autres le FRAC des Pays de la Loire et le Centre international d'art et du paysage de Vassivière en Limousin et a accompagné à leurs débuts, des artistes orientés écologie et des créateurs de jardins tels que Lothar Baumgarten, Michel Blazy, Thierry Boutonnier, Gilles Clément, Suzanne Husky, Fabrice Hyber ou Erik Samakh, et soutenu de même des créateurs du domaine de l'image tels que Dove Allouche, Thierry Fontaine, Valérie Jouve, Louise Lawler ou Jean-Luc Moulène. Il a coordonné en 2023 un numéro spécial « Création artistique et urgence écologique » de la revue *Culture & Recherche*.

Portrait de Guy Tortosa © Philippe Rahm

REBONDS

Entre l'exposition et ce qu'elle nous inspire, nous avons créé un micro-espace de vente présentant une sélection réjouissante et éclectique de livres, céramiques et autres objets en résonance directe ou plus lointaine avec l'exposition, ses œuvres et les échos qu'elles génèrent.



GILLES CLÉMENT YORGOS ARCHIMANDRITIS

Un jardin pour l'éternité

15 × 20 cm / 160 pages

Arthaud, 2026

21 €

Gilles Clément, botaniste, paysagiste et aquarelliste, n'a cessé de dialoguer avec la nature. Tout commence par l'enfance émerveillée, puis la formation à l'École nationale supérieure d'horticulture de Versailles, où s'esquisse une vision libre et créative du vivant. S'impose alors une exigence fondatrice : observer avant d'agir, écouter chaque lieu dans son histoire et sa cohérence intime. De cette attention naît l'art du jardin, fondé sur la reconnaissance du génie du lieu. Émergent ainsi ses grands concepts — jardin en mouvement, tiers paysage, jardin planétaire — qui font dialoguer nature et écriture, observation et imagination. Ce livre invite à suivre ce cheminement, du jardin à la planète, pour repenser notre manière d'habiter la Terre.

SARAH MOON

Photo Poche

13 × 19 cm / 144 pages

Actes Sud, 2026

14,5 €

Il s'agit de la sixième édition. J'ai cherché toutes les manières de dire le temps qui passe et se dérobe. D'où la nécessité de me mettre à jour, sans renier ce qui a existé. C'est la même histoire

Depuis ses débuts, Sarah Moon n'a cessé de dire la fugacité de la beauté et la fragilité des illusions.

Dans un style tout de délicatesse et d'invention, elle a signé quelques-unes des campagnes de publicité les plus créatives, elle a fait les couvertures et les bonnes pages des plus importants magazines illustrés. Couronnée par de nombreuses distinctions internationales, elle a aujourd'hui une œuvre très diversifiée que ses films et courts métrages viennent enrichir.

DEREK JARMAN

Nature moderne, 1989-1990

14 × 20,5 cm / 528 pages

Actes Sud, 2025

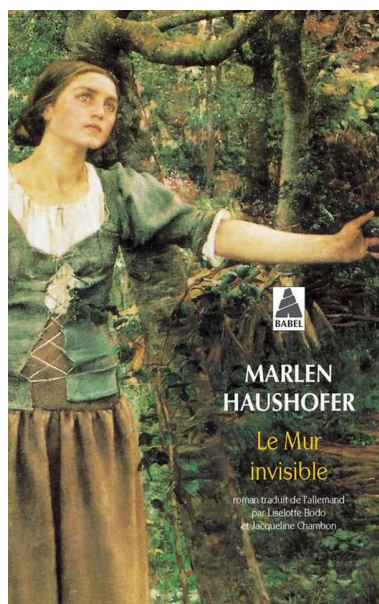
26 €

Cinéaste queer et punk anglais, Derek Jarman apprend sa séropositivité en 1984 et décide de quitter la ville pour s'installer dans une cabane de pêcheur, au pied d'une centrale nucléaire. Il se met en tête de passer les jours qui lui restent à y cultiver un jardin déraisonnable et magnifique : battu par les vagues, le vent, et pourtant résolument fertile.

Nature moderne est le journal sans fard de ses dernières années dans cette improbable oasis construite de ses mains, refuge face à la violence de l'époque et à la montée de la maladie. Il est une célébration lumineuse de ce qui vit malgré tout : l'amour et les corps, la littérature et le cinéma, les mauvaises herbes et les goélands.

REBONDS

Et quelques autres livres encore, parmi ceux sélectionnés à la vente pour l'exposition :



MARLEN HAUSHOFER

Le Mur invisible, 1963

11 × 18 cm / 352 pages

Actes Sud

9,2 €

Tel un grillage entourant un jardin et délimitant sa séparation avec la nature, un mur invisible s'installe instantanément autour d'un chalet en pleine forêt autrichienne. Derrière, il n'y a plus de vie : aucun oiseau, aucune bête, juste des plantes qui reprennent leurs droits sur les terres cultivées. Une femme s'y retrouve coupée du monde, avec pour seule compagnie un chat, un chien et, plus précieux encore, une vache.

L'histoire d'une femme seule, enfermée dans son jardin désert, coupée de ses obligations familiales et prise par les responsabilités et les angoisses de cette vie silencieuse, est rapidement devenue une référence de l'écriture écoféministe.



HÉLÈNE BLAIS

L'Empire de la nature

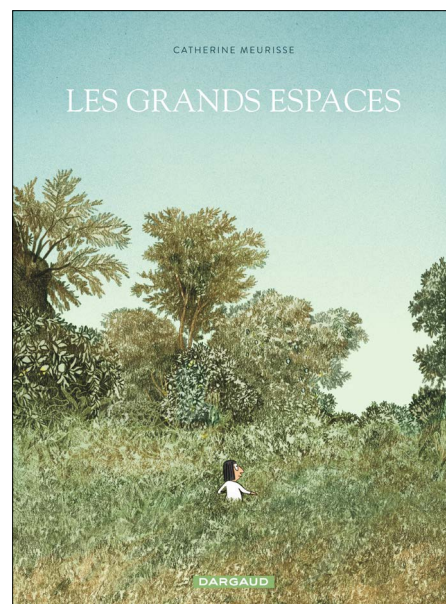
22 × 14 cm / 368 pages

Champ Vallon, 2023

26 €

L'Empire de la nature retrace l'histoire des jardins botaniques coloniaux entre la fin du xviii^e siècle et le début du xx^e siècle. À partir de ces enclaves de nature ordonnée créées près des lieux de pouvoir, l'ouvrage analyse comment s'institue une domination coloniale liée à la maîtrise du monde naturel. Lieux de diffusion des savoirs botaniques, espaces de sociabilité et sites économiques, les jardins permettent d'examiner les rapports entre savoirs, pouvoirs et constructions sociales en contexte colonial.

Professeure d'histoire contemporaine à l'ENS-PSL, Hélène Blais est spécialiste de l'histoire des savoirs coloniaux, elle a publié *Mirages de la carte. L'invention de l'Algérie coloniale* (Fayard, 2014) et co-édité *Une autre histoire de l'exploration du monde* (Le Seuil, 2019).



CATHERINE MEURISSE

Les Grands espaces

30 × 23 cm / 92 pages

Dargaud, 2018

22,95 €

Catherine Meurisse raconte, en mots et en dessins, les odeurs et les sensations tactiles de son enfance à la campagne dans son album autobiographique *Les Grands Espaces*. Elle a grandi entourée de nature, tandis que ses parents rénovaient une grande ferme familiale : des arbres à planter, un jardin à imaginer, la nature à observer. De ce cadre naît le goût de la création et les prémices d'un futur métier : dessinatrice. Avec humour et tendresse, elle évoque ce paradis de l'enfance où nature, art et littérature nourrissent un imaginaire en toute liberté.





Le Centre photographique, avec la complicité des artistes exposé.es ou accueilli.es en résidence, propose la possibilité d'acquérir des éditions limitées de photographies. Signées par les artistes, éditées au nombre de 30 exemplaires, ces éditions vendues au prix de 200 € constituent une opportunité de démarrer ou compléter une collection, en alliant l'exigence des pièces sélectionnées à un prix abordable. Leur acquisition vient également soutenir les auteur.es de la scène photographique contemporaine.

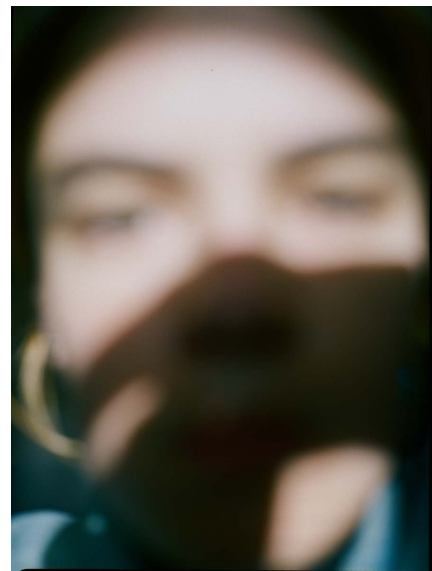
En résonance avec l'exposition *D'après nature* et le motif de la fleur, qui y est si présent, une invitation a été faite à Rebekka Deubner, lauréate de l'édition 2024 de *Frutescens*, programme du Centre photographique pour le soutien à la jeune scène photographique du territoire français.

Rebekka Deubner réalise, en 2018, une longue série de bouquets, à la suite du décès de sa mère: «Les images ont été faites sur le caveau familial au cimetière du Père Lachaise pendant les journées, puis semaines, qui ont suivies l'enterrement de ma mère.»

La photographie sélectionnée pour cette édition limitée associe dans une exubérance baroque une grande variété de fleurs, que le cadre tente de contenir toutes dans une forme de chaleur, les retenir dans leurs formes, leurs couleurs et leur douceur, retenir toute leur vie, jusqu'à celle de l'abeille qui butine, encore, parce que toutes coupées qu'elles sont, elles demeurent fleurs.

Rebekka Deubner (1989), basée en région parisienne, est diplômée en 2013 de l'École de l'image Les Gobelins, Paris. Elle allie pratique personnelle, photographie de presse et commerciale, et ponctuellement de l'enseignement. Parmi ses expositions récentes et à venir, citons : *À partir d'elle. Des artistes et leur mère*, exposition collective, Le BAL(2023); *Science/Fiction*, exposition collective, la MEP (2024-2025), *saisons thermiques*, exposition personnelle, festival Photo Saint Germain (2025); *La Terre amoureuse*, exposition personnelle, Rencontres d'Arles 2026.

Rebekka Deubner, *au Père Lachaise*, 2018, scan à partir d'un tirage chromogène
Édition limitée du Centre photographique
Rouen Normandie
20 x 30,5 cm



Rebekka Deubner, autoportrait.

REBONDS



MARIE VERLET-NEZRI

Le Centre photographique Rouen Normandie poursuit sa collaboration avec la céramiste **Héloïse Bariol**, en l'invitant, à l'occasion de chaque exposition, à proposer le travail de céramistes dont la démarche et/ou l'esthétique « fait rebond » proche ou lointain, avec celles des œuvres et artistes exposés.

J'ai pensé au travail de Marie Verlet Nezri pour son côté très peint. La densité du noir, les épais feuillages, la profondeur de l'eau figés sur la blancheur de cette porcelaine délicatement tournée. — Héloïse Bariol

« La porcelaine a toujours été "ma terre favorite" pour sa luminosité et sa douceur. À travers le tournage, que j'ai longtemps pratiqué, j'ai gardé quelques formes simples que j'ai moulées, et mes pièces sont désormais toutes coulées. Le *décor* est la partie la plus importante dans mon travail, un décor qui est devenu une recherche picturale de jeux avec la couleur, toujours avec la technique de l'engobe. Les nuages, le paysage, le végétal, comme la mousse dans les jardins japonais, sont mes sources d'inspirations ainsi que la Baie de Somme. »

Céramiste depuis maintenant 35 ans, **Marie Verlet-Nazri** a développé un travail personnel suite à des études de dessin à Paris et à des apprentissages chez plusieurs céramistes. Inspirée par un long séjour au Japon, elle s'installe d'abord à Paris, où elle accueille à son tour de nombreuses apprenties céramistes, puis déplace ses fours et ses terres dans le sud de la France, avant de trouver son lieu de prédilection dans la baie de Somme, au Crotoy, où elle vit et travaille depuis 10 ans.

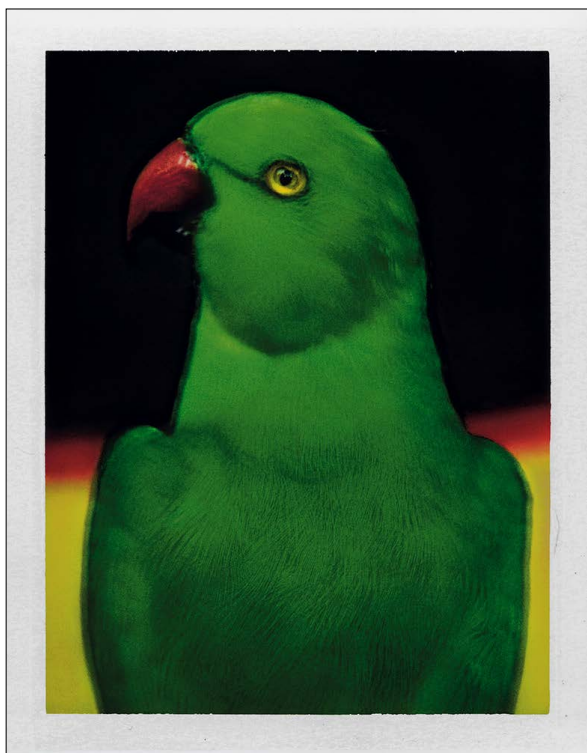


IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de choisir trois photographies libres de droit parmi les douze proposées ci-dessous. Envoi sur demande par e-mail adressé à info@centrefotographique.com. Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.



1 – Sarah Moon, *Paule Monory*, 1996 © Sarah Moon / ADAGP, 2026



2 – Sarah Moon, *L'oiseau 1*, 2000 © Sarah Moon / ADAGP, 2026



3 – Sarah Moon, *Les tulipes*, 2003 © Sarah Moon / ADAGP, 2026

IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

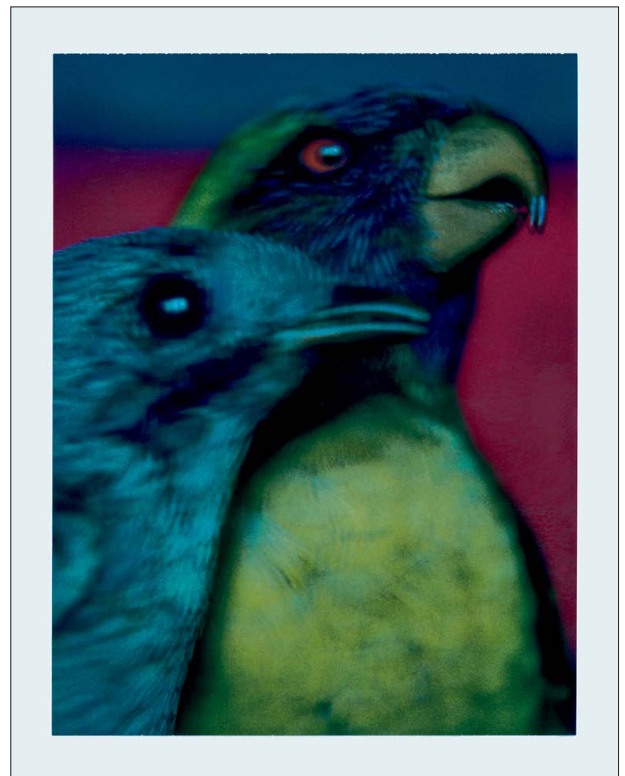
Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de choisir trois photographies libres de droit parmi les douze proposées ci-dessous. Envoi sur demande par e-mail adressé à info@centreprhographique.com. Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.



4 – Sarah Moon, *Ombellifères*, 1993 © Sarah Moon / ADAGP, 2026



5 – Sarah Moon, *Le Pin du jardin botanique*, 2013 © Sarah Moon / ADAGP, 2026



6 – Sarah Moon, *Cotinga du Pérou et Trichoglossus du Timor*, 2000 © Sarah Moon / ADAGP, 2026

IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de choisir trois photographies libres de droit parmi les douze proposées ci-dessous. Envoi sur demande par e-mail adressé à info@centrephotographique.com. Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.



7 – Sarah Moon, à Giverny, 2026 © Sarah Moon / ADAGP, 2026



8 – Sarah Moon, *Le Pavot*, 1997 © Sarah Moon / ADAGP, 2026



9 – Sarah Moon, *le chemin de randonnée*, 2026 © Sarah Moon / ADAGP, 2026

IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Pour tout article ou annonce sur l'exposition, il est possible de choisir trois photographies libres de droit parmi les douze proposées ci-dessous. Envoi sur demande par e-mail adressé à info@centrephotographique.com. Les légendes doivent obligatoirement figurer lors de toute parution. Aucun recadrage ne peut être appliqué.



10 – Sarah Moon, *Azay-le-Rideau*, 2001 © Sarah Moon / ADAGP, 2026

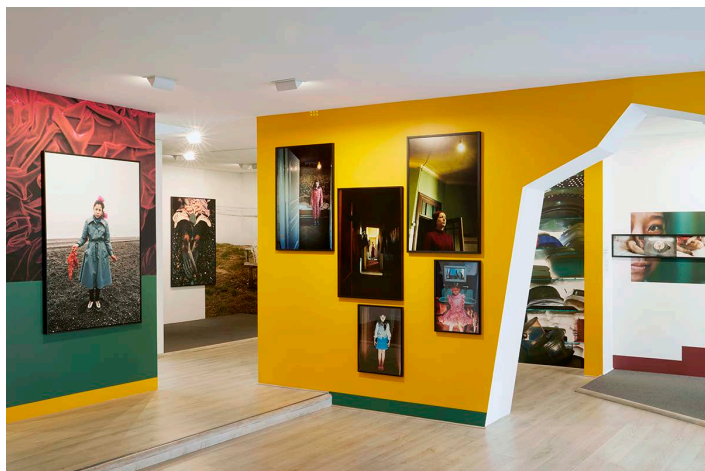


11 – Sarah Moon, *La Mouette*, 1998 © Sarah Moon / ADAGP, 2026



12 – Portrait de Sarah Moon © Patti Wilson

LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE ROUEN NORMANDIE



Vues d'expositions *Matière terrestre*, Françoise Huguier, mai – septembre 2025 ;
Obscurités radieuses, Ray K. Metzker, octobre 2025 – janvier 2026.

Labellisé Centre d'art contemporain d'intérêt national, le Centre photographique Rouen Normandie poursuit une histoire commencée il y a trente ans. Premier lieu dédié à la photographie sur le territoire normand et parmi les pionniers sur le territoire national, à une époque où la photographie était encore un médium en voie de reconnaissance artistique en France, il est situé en cœur de centre-ville à Rouen.

Le Centre déploie en ses murs une programmation annuelle de trois à quatre expositions, complétée par des propositions hors les murs, en partenariat avec des institutions régionales et nationales (lieux d'art, établissements scolaires, hospitaliers, etc.) et un programme de résidences artistiques. Le Centre photographique porte une ligne artistique qui met au cœur de sa programmation l'esthétique comme vecteur d'engagement et une ligne culturelle qui met un point d'honneur à la matérialité de l'œuvre et ce que la présence physique implique : choix de l'auteur, temps du spectateur.

La programmation, qui fait se côtoyer figures historiques et artistes dits « émergents », défend des propositions artistiques singulières, en prise avec les réalités du monde, au travers d'expositions pour majeure partie inédite sur le territoire français et proposant un panorama international de la création photographique. Une politique soutenue de projets éducatifs et un programme riche de visites, débats, projections, ateliers de pratique photographique, d'écriture littéraire, de performances, viennent offrir au plus large public l'occasion d'appréhender autrement le monde de l'image (photographie et image en mouvement), de mettre au jour ses résonances avec d'autres formes d'expression artistique et ses ramifications dans la société. Lectures de portfolios, workshops et bourses s'y adjoignent pour un accompagnement des photographes professionnels, régionaux et nationaux.

Dans le cadre du projet européen FUTURES, le Centre développe le programme *Frutescens*, dédié à la création photographique émergente française. Le Centre conduit régulièrement des résidences photographiques sur le territoire normand. Les artistes sont invités à porter leur regard sur un aspect de la région qui peut faire écho avec les enjeux à l'œuvre dans leur travail personnel. Chaque résidence est alors une rencontre entre une écriture visuelle, un cheminement conceptuel et les visages d'un territoire.

Le Centre photographique Rouen Normandie reçoit le soutien de :



Il est membre des réseaux :

